

BIEN LOIN

La cloche argentine a sonné depuis longtemps l'heure du couvre-feu. Tout est calme au dehors, silencieux au dedans. Le feu brûle dans la vaste cheminée de pierre des Vosges ; l'antique horloge fait entendre son monotone tic-tac ; sur la table, d'un coffret entr'ouvert s'éparpillent des lettres maintes fois relues ; et, songeuse, assise dans le grand fauteuil, héritage de famille, la pauvre mère pense à l'absent.

Il est bien loin... bien loin le pays où est le jeune soldat. La chaleur y est grande et l'on s'y bat trop souvent ! Voilà, quand l'oiseau a des ailes, il s'envole loin du nid, au delà des mers ; et les vieux restent seuls, à pleurer, à souffrir.

Comme les jours sont longs... comme les heures se traînent ! Jadis, elles suffisaient à peine aux devoirs quotidiens. L'enfant les absorbait : soucis du présent, rêves d'avenir. A lui seul, il remplissait la vaste demeure, l'égayant de son rire, l'animant de ses chansons. L'écho doit s'en souvenir. Ici, l'on voit encore la trace de ses pas. Au seul nom de "Georges" le chien, infirme, aveugle, lève la tête et agite la queue gaiement.

Georges, ce soldat au teint brun, à la fine moustache, aux galons d'or !...

Il faut l'œil maternel pour le reconnaître ; mais il ne s'y méprend pas. Pour lui, il est encore, il est toujours le "petit," ce "petit" pour lequel on tremble, qu'on aime mille fois plus que soi, dont le nom monte sans cesse du cœur aux lèvres, nuit et jour. Parler de Georges, c'est une joie encore. Si le père était là !...

"Que voulez-vous, ma voisine, dit-on à la veuve, il faut de la résignation !..."

Elles sont bonnes, ces voisines, mais elles ont aussi des enfants ; et c'est au vieux curé seul qu'on peut parler longuement du soldat.

Toujours il écoute, jamais il ne se lasse des redites. Il a baptisé le "petit," il lui a fait faire sa première communion. Dans la grande armoire, est un mignon vêtement qu'il connaît. Un bout de ruban fané y pend encore : croix d'honneur d'école sur laquelle ont passé les neiges d'antan.

"Courage !... dit-il, et patience : il en rapportera une autre de là-bas..."

—Ah ! je suis si vieille !...

—Dieu est le maître de la vie et de la mort."

Deux longues années se passent, puis vient à luire l'espoir de retour ; il a écrit : "Je m'embarque, mère, je reviens..."

Une joie immense inonde le cœur de la veuve ; mais, de nouveau, elle tremble : "Deux mois encore... et combien de périls durant la traversée !..."

Cette crainte nouvelle l'enfièvre. Les deux mois d'attente lui paraissent comme une éternité. C'est l'hiver, elle se sent très faible et grelotte près du feu. Le ciel est gris, le vent souffle, la neige tombe. Un matin, elle ne peut quitter le lit :

"Ah ! il arrivera trop tard... je ne le verrai pas !"

Le mal augmente. Doucement, la pauvre mère divague. Elle parle de lui, toujours de lui. Tantôt, c'est le "petit" aux cheveux bouclés, au teint rose, à la voix d'ange, auquel elle tend les bras : "Viens, Georges... viens donc !..." Puis c'est au soldat, à l'absent qu'elle pense. Elle le croit menacé et veut le défendre d'ennemis imaginaires qui attentent à ses jours.

Comme elle les supplie !... "Laissez-le-moi... laissez-le-moi !... c'est mon enfant... Voilà deux années, deux longues années que je compte les jours..."

Baissant la voix :

"Je ne suis pas seule à l'attendre. Elle l'attend aussi, sa petite amie d'autrefois... Ils feront si gentil ménage... Dans la vieille demeure, il y aura, de nouveau, un enfant blond..."

Sa voix s'éteint dans les larmes. La fièvre redouble. Les voisines s'effraient : "Prions" dit le bon curé...

Et, loin, dans le navire ballotté par les vagues, le soldat songe au pays natal. Là, entre ciel et mer, il est saisi d'une grande impatience. L'ennui le prend, plus encore que là-bas. Quand il sommeille sur le pont, toujours le même rêve voltige en son âme et lui montre mille objets familiers : l'horloge babillarde, la table à ouvrage, la cheminée de pierre grise, le fauteuil près de la fenêtre, où sa mère est assise, guettant son retour.

Il voit nettement les traits du cher visage. Il baise avec transport les joues ridées. Il dit ses tourments, il raconte ses souffrances, aussi les combats, les victoires auxquels il a eu part...

Mais plus il sent d'impatience, d'inquiétude. Pourquoi l'angoisse lui étire-t-elle le cœur ?... Il se fâche, lorsqu'une voix impitoyable compte les années de sa mère. Pour lui, elle est toujours jeune, toujours belle, toujours plus aimée...

Le vaisseau fend l'espace ; il l'accuse de lenteur. Au



LA PAUVRE MÈRE PENSAIT À L'ABSENT

loin, comme une ligne bleuâtre, on voit les côtes de France ; et tandis que le matelot les acclame, il s'étonne de ne pas ressentir plus d'ivresse, d'éprouver tant d'émoi...

Au port, il cherche vainement un visage ami, un messenger de bonne nouvelle. Pas un mot, écrit d'une main tremblante, ne vient lui souhaiter la bienvenue. Cet oubli, ce silence, lui causent une torture insupportable. Voilà qu'il frémit, qu'il tremble, désire, à la fois, savoir et ne pas savoir...

Le train l'emporte. Les douces visions s'effacent et sont remplacées par d'affreux cauchemars. Muette, la vieille horloge babillarde... éteinte, la haute cheminée ; et le vent souffle, et la neige tombe, enveloppant d'un linceul la chère vieille maison.

Plus vite !... plus vite !... Le jour baisse, la crépuscule arrive, bientôt la nuit. Il touche au but... un pas encore ; il voudrait courir, voler vers elle, et ses yeux se troublent en voyant une lumière vacillante à la fenêtre, où nulle silhouette aimée n'apparaît.

"... Venez... venez, dit le prêtre au jeune homme Venez, mon enfant !..."

Il le soutient, l'encourage, l'exhorte :

"Tout à l'heure encore, elle a parlé de vous..."

Mais les yeux sont fermés, le visage a des tons de cire. Alors une révolte soudaine le transporte, une douleur aiguë le mord au cœur. Et il la prend dans ses bras ; il baise ses joues, son front, ses lèvres ; il sanglote, il crie comme un petit enfant :

"C'est moi, mère, c'est moi !..."

Les paupières s'ouvrent, la bouche sourit, le teint se colore...

"Toi !... Enfin !..."

Et la vie revient dans ce corps usé, affaibli par l'âge. Dieu a permis le miracle, et c'est le "petit" qui l'a fait...

PIERRE DU CHATEAU.

LA CROIX DANS LE DÉSERT

Le soleil descendait rapidement à l'horizon. Près d'une tombe recouverte de gazon, un chef-indien, morne et silencieux, était assis. Les angoisses avaient obscurci ses yeux qui ne pouvaient plus verser de pleurs ; telles deux sources tariées par les rayons d'un soleil brûlant. Ses bras étaient ployés sur sa poitrine, comme à la dernière heure, et son arc détendu gisait, là-bas, sur les remparts dont les ruines attestait un vaillant combat. Sur cette tombe couverte de verdure et de boutons d'or, s'élevait une humble croix de bois. Elle appartenait à la nature, aux cèdres, aux pins du désert, que là, sous cette terre, reposait le cœur et l'espérance d'un homme ; elle semblait soulever de cette poussière une voix qui appelait à la prière.

A cette heure, tout était tranquille ; les derniers rayons du soleil couchant se reflétaient mollement sur cette pierre humide.

Dans le désert, cette plaine immense, cet océan de sable aux rivages presque infinis, un voyageur, fatigué, s'avance en chancelant. Lui aussi, il s'arrête avec respect auprès de ce tombeau, se demandant quelle pouvait être la cause de ce monument élevé entre les forêts vierges et les vagues bouillantes des grands lacs. Alors, comme le vent qui agite le chêne aux rameaux flétris, ainsi les sons de sa voix réveillèrent le vieillard profondément endormi. Puis le chef sauvage, à la tête blanche, se levant tout-à-coup avec lenteur, dit au nouveau venu :

—Le soleil a plusieurs fois disparu par delà l'horizon depuis que je prêtai une oreille attentive aux paroles qui passent pardessus ces ondes qui s'étendent devant nous. La voix de ces hommes de la prière,

qui rend les flots agités semblables au gazouillement du ruisseau, s'est éteinte depuis longtemps ; cependant, lorsque je parcours la trace de leurs pas, les murmures de la forêt semblent m'apporter leur souvenir.

"Tu me demandes peut-être quelle est cette maison solitaire dans le lointain ? Dans ma folle vanité de jeunesse, je me comparais à l'aigle qui fend la nue, lorsqu'il vint sur ces mers poussé par le vent de l'été. Il venait établir sa tente au milieu de nous, sur les bords verdoyants des grands lacs. La saison des fleurs a bien des fois embaumé les airs depuis cette heure où sa maison flottante apparut à nos regards étonnés. Il ne vint pas avec l'arc ni la lance du chasseur poursuivre sur nos vertes collines les daims aux pieds légers ; non pour ravager la splendeur ténébreuse de nos forêts, dont il respectait les cèdres aux branches élevées jusqu'aux nues, comme il aurait respecté une meule de foin, mais il vint ici pour y répandre la nouvelle des choses saintes, qui réjouissait nos âmes comme une douce rosée sur une pauvre fleur flétrie au désert sous le souffle pestilenciel du siroco. Les sou-